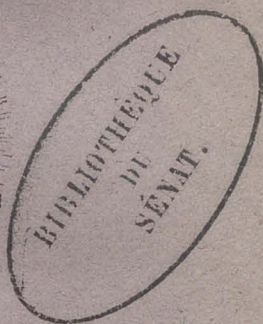
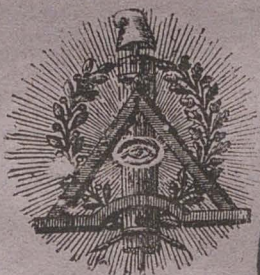


Cote 533

THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



LEZLEBZILE
LIBERIE EGZILE

BEAOGUIONAIVE

AUFFRÉDY,

O U

LE NÉGOCIANT ROCHELLAIS.

COMÉDIE

EN VERS ET EN 5 ACTES.

PAR M. G****.

Par mille autres moyens que je pourrois citer,
Au bonheur des mortels on pouvoit ajouter.

Acte II, Scène II.



A LA ROCHELLE,

De l'Imp. de J. F. LHOMANDIE, Imprimeur.
Libraire, rue du Temple, n^o. 43.

LIBRARY

1870

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS



PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

É P I T R E,

DÉDICATOIRE

A M. LARIVE, ci-devant premier
Acteur du Théâtre Français.

M.

*La ville qui doit se glorifier d'avoir vu naître
le premier Acteur du Théâtre Français, donna
aussi naissance à un personnage illustre par ses
entreprises, ses malheurs, ses succès, et sur-tout
par ses vertus civiques.*

*Nous avons sous les yeux un monument qui
nous les rappelle; mais personne, depuis six
siècles, n'avoit entrepris de les célébrer.*

*Veillez recevoir l'hommage d'un de vos con-
citoyens qui a tenté de suppléer, par un foible
drame, au silence des poètes et des orateurs,
dont un sujet du plus grand intérêt eût si bien
mérité d'employer les talens.*

*Je suis votre concitoyen G*****.*

A C T E U R S.

AUFFRÉDY, ancien Négociant de la Rochelle,
ruiné.

MONDOR, riche Nég., beau-frère d'Auffrédy.

M^{de}. M^{ON}DOR, sœur utérine d'Auffrédy.

JULIE, fille de Mondor et de M^{de}. Mondor.

RIVREUIL, frère de Julie, ami de Varin et de
Floran.

FLORAN, commis de Nég., qui l'avoit été au-
trefois d'Auffrédy.

Un Mendiant.

VARIN, Nég., amant de Julie.

DURAND, Nég., rival secret de Varin.

Un Capitaine Supercargue.

GÉRON, Courtier de change.

CÉDULE, Notaire.

PICARD, Valet de Mondor, amoureux de Ma-
rianne.

MARIANNE, Femme de Martin, amoureuse de
Picard.

MARTIN, matelot sur les vaisseaux d'Auffrédy,
mari de Marianne.

La scène se passe à la Rochelle, sur une
place auprès du port.

*Extrait de l'Histoire de la Rochelle ,
tôme I , pages 199 et 200.*

ALEXANDRE AUFRÉDY. Négociant de la Rochelle , ôsant , à proportion de ses forces , équiper dix vaisseaux qu'il envoya aux climats lointains (ces pays ne pouvoient être que que les ports du Levant) ; le nouveau monde n'étoit pas encore ouvert à l'industrie , et à l'avidité de l'ancien.

Le facteur d'Aufrédy , à dessein de doubler les profits , par des exportations réitérées , employa une grande partie du tems à caboter , c'est-à-dire à naviguer de proche en proche , pour faire des échanges et vendre ses cargaisons.

Ce cabotage recula extrêmement le retour des navires ; on crut qu'ils étoient devenus la proie des flots ou des brigands qui courroient les mers.

Les grandes dépenses qu'avoit causé l'armement , n'étant plus remplacées par les fonds inutilement attendus , Aufrédy ne put remplir ses engagemens ; il tomba dans les horreurs de la misère. Ses parens et ses amis l'abandonnèrent.

L'infortuné négociant , seul à seul avec lui , se tourna vers la Providence , et la considérant comme l'unique maîtresse des révolutions qui varient notre destinée , il commença de chérir ses revers : mais le Ciel attendri préparoit une ressource à ses malheurs.

Un jour qu'Aufrédy se promenoit sur la grève , il vit arriver des navires ; son facteur qui revenoit chargé de biens , après dix ans d'absence , et qui apprit bientôt les malheurs de son maître , se hâta de lui annoncer le retour de sa fortune.

Aufrédy , méprisant des biens dont il avoit désappris l'usage , ne les conserva pas long-tems ; comme il tenoit par expérience et par sentiment , aux misères des pauvres , il résolut de les soulager , en leur consacrant un asyle.

Auffrédy fonda l'Hôpital *Saint-Barthelémy*, nommé depuis l'Hôpital d'AUFFRÉDY; il le dota en généreux bienfaiteur, et se dévoua lui-même au service des malades. Double exemple de la grandeur du commerce des Rochellais, vers la fin du douzième siècle, et de la piété d'un de leurs concitoyens dont la mémoire doit vivre à jamais.

Nota. La date de cette fondation est de 1203. Auffrédy vivoit encore en 1214, comme il paroît par un bref de Ponce évêque de Saintes. Il est mort en 1215.

AUFFRÉDY,

O U

LE NÉGOCIANT ROCHELLAIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I^{ère}.

Auffrédy déposant un paquet sur la Scène.

AUFFRÉDY.

REPOSONS-NOUS ici...; Lorsque je considère
L'état humiliant où réduit la misère ,
Je sens que la raison n'efface pas du cœur
Ce sentiment amer qu'inspire le malheur ;
L'habitude est un mot ; dix ans d'expérience
Ne m'acoutument point à cette patience ,
Propre à faire oublier , dans mes malheurs présents,
Les biens dont j'ai joui , ni les maux que je sens ;
Il faut pour acquérir cette philanthropie ,
Quelque chose de plus que la philosophie.

SCÈNE II.

AUFFRÉDY. FLORAN.

FLORAN.

Avec le ton du reproche de l'amitié.

Ha , Monsieur Auffrédy ? je vous trouve à propos ;
Depuis cinq à six jours , je n'ai pas de repos ;

Je vous cherche par-tout; deux fois dans la journée;
 Je vais frapper chez vous, votre clef est tournée,
 Personne ne répond; j'y vais dès le matin;
 J'y retourne le soir, et toujours c'est en vain.
 Où vous tenez-vous donc? Se cacher de la sorte;
 Pour mon cœur attaché, cette épreuve est trop
 forte;

Je venois tous les jours prendre de vos avis :
 Vous retirez-vous donc de vos meilleurs amis. ?

A U F F R É D Y.

Des parens ! des amis !...

F L O R A N.

Quel étrange langage ?..

De l'amitié, chez vous, j'ai fait l'apprentissage,
 Ce sentiment sublime est gravé dans mon cœur,
 Je le mets au-dessus du fragile bonheur;
 Des succès et des biens que donne la fortune
 Dont l'éclat, très-souvent, me blesse, m'importune;
 Si je veille pour elle, ah ! les cieux sont témoins
 De mes intentions, du motif de mes soins.

A U F F R É D Y l'interrompant avec émotion.

Est-ce à toi, mon ami, que ce reproche touche ?
 C'est la première fois qu'il sort de cette bouche ;
 Je serois bien ingrat, dans l'état où je suis,
 Dans mon adversité, je n'eus d'autres appuis
 Que toi seul, ton bon cœur, et ton âme sensible ;
 Je te dois

F L O R A N l'interrompant vivement.

Non, Monsieur, il n'est pas impossible

Que quelque jour le sort....

A U F F R É D Y.

C'est un frivole espoir ;

Si j'étois assez fou, mon ami, pour l'avoir,
Serois-je plus heureux ? Je connois la folie
Des projets, des désirs, qui consomment la vie,
J'ai bien pris mon parti ; je n'ai besoin de rien,
Tu m'aides, je travaille....

F L O R A N.

Ah ! changeons d'entretien....

A U F F R É D Y.

Ami, l'expérience est une belle école ;
La leçon du malheur afflige, et nous console :
J'ai vécu ; tu le sais, long-tems dans la faveur ;
Dans l'état opulent qu'on nomme le bonheur ;
J'avois des envieux ; l'orgueil de l'opulence,
A ma cupidité présente une autre chance ;
J'armai ces dix vaisseaux que j'ai tant attendu,
Je m'en glorifiois, hélas ! tout fut perdu ;...
D'avidés créanciers la troupe dévorante
Porta dans tous mes sens le trouble et l'épouvante :
Aussitôt les délais ; je me vis assailli,
Sans nuls ménagemens, comme un homme failli.
Un bruit prématuré m'ôta toute ressource,
De mes meilleurs amis je vis fermer la bourse,
J'en ai vu de mes maux qui se réjouissoient
Et regrettoient bien moins les pertes qu'ils crai-
gnoient ;

B

Cependant il restoit encor quelque espérance ;
 Mais leur acharnement m'annonça l'indigence.
 Les corsaires d'Alger parurent à mes yeux
 Pour mes pauvres vaisseaux , bien moins à craindre
 qu'eux :

Mon cœur fut indigné d'un traitement si rare ,
 Je restai stupéfait ; de reproches avare
 J'abandonnai mes biens ; ils étoient suffisans ,
 Pour assouvir la soif de ces nouveaux tyrans ;
 Il ne me resta rien ; je vis , le tems se passe ,
 Je rougirois encor de devoir quelque grâce ;
 La chaleur du récit m'a conduit un peu loin ,
 Je te conte des faits dont tu fus le témoin ;
 Je n'y veux plus penser : dans le siècle où nous
 sommes ,

J'ai du moins bien appris à connoître les hommes.

F L O R A N.

Ils ne sont pas changés ; je crois appercevoir
 Un homme que je cherche , il est vêtu de noir.

AUFFRÉDY allant au coin de la rue pour le reconnoître.
 Je vais savoir qui c'est , et je viens vous le dire....

S C È N E I I I^e.

F L O R A N le voyant aller.

Le pauvre malheureux ! je le plains , et l'admire.
 L'homme le plus honnête est le plus indigent ?
 Se peut-il ! se peut-il ? glissons lui quelqu'argent.
 (Il glisse une bourse dans les replis du sac qui couvre le
 paquet d'Auffrédy.)

SCÈNE IVe.

AUFFRÉDY. FLORAN.

AUFFRÉDY.

C'est Géron le Courtier.,

FLORAN.

Sans doute il va m'attendre ,
Il se rend au logis , et je m'envais m'y rendre.
Je vous laisse à regret ; vous verrai-je aujourd'hui ?

AUFFRÉDY.

C'est en me promenant que je chasse l'ennui ,
Ce fut dans mes malheurs un remède efficace ,
Je suis assez souvent , autour de cette place ,
J'y trouve du soleil , quelques commissions ,
Voilà le triste fruit des grandes passions.

FLORAN levant les yeux et lui pressant les mains.
Adieu , mon bon ami , je vais à mon affaire.

SCÈNE Ve.

AUFFRÉDY.

Et moi je vais toucher mon bien petit salaire ;
Mais enfin , c'en est un , si j'en étois fourni ,
Je n'aurois pas besoin des secours d'un ami.
(Il veut prendre son sac , et il trouve dans le repli , la
bourse que Floran y a mise.)

Voilà bien de tes traits ? âme honnête et sensible ,
Le ciel doit te bénir , te rendre tout possible ;
Depuis près de dix ans je reçois tes secours ,
Tu triples ton travail pour conserver mes jours ;

Dis-moi dans quel climat tu reçus la lumière ?
Ce n'est pas dans ces lieux , où l'impudence al-
tière....

(Il voit paroître un mendiant.)

Où m'emportè je , oh ciel ! après ce que je voi ,
Il est des malheureux plus à plaindre que moi ;
Je me le dis souvent ; cependant je murmure ,
J'oppose à ma raison le cri de la nature.

SCÈNE VI.

AUFFRÉDY. UN MENDIANT,

AUFFRÉDY.

Que veux-tu , mon ami ?

LE MENDIANT.

Faites la charité..

AUFFRÉDY à part.

Que ne puis-je à souhait servir l'humanité ?

(Il lui donne une pièce.)

Je voudrois , mon ami , te donner davantage ,
Moi-même je n'ai pas la fortune en partage.

(A part.)

Quel étrange abandon ! hélas il est tout nu ,
Il doit souffrir du froid , et moi je suis vêtu ;
Reviens ici tantôt , je m'en vais faire en sorte....
N'y manque pas , au moins.

LE MENDIANT.

Monsieur , à quelle porte.

AUFFRÉDY.

Ici , dans cet endroit.

LE MENDIANT,

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII^e.

MONDOR. LE MENDIANT.

LE MENDIANT.

Ayez pitié, Monsieur...

MONDOR.

Envain tu suis mes pas.

LE MENDIANT.

Eh de grâce, Monsieur, rendez-vous secourable ?

MONDOR.

Je ne donne jamais ; on n'est pas misérable ,
 Quand on veut travailler ; entretenir les guenx ,
 C'est mériter le sort de devenir comme eux.

LE MENDIANT.

Et bien par charité donnez-moi de l'ouvrage ?

MONDOR.

Te voilà, sur ma foi, dans un bel équipage,
 Pour t'employer chez moi ; peut-être en ma maison,
 Par belle humanité, j'irai mettre un fripon.
 Cet autre qui s'en va ?

LE MENDIANT.

C'est un bien honnête homme,

Je ne sais ni qui c'est, ni comment on le nomme,
 Le ciel doit le bénir ; il est sensible, lui,
 Il regarde en pitié la misère d'autrui.

MONDOR.

Mais vous me paraissez assez bien, ce me semble,

C'est un de tes amis ? et vous buvez ensemble ?
 Conviens en ?

LE MENDIANT se retire en haussant les épaules.

Ah ! Monsieur ,

SCÈNE VIIIe.

MONDOR.

On est bien malheureux ,
 Quand on a des parens devenus crapuleux.
 Mais je suis au-dessus de toutes ces foiblesses ,
 On ne peut pas , des siens , répondre des bassesses ,
 Je sens que quelquefois j'en suis humilié...
 J'ouvre mon coffre-fort , et tout est oublié.
 C'est sa faute après tout ; il en fait pénitence ;
 Charger dix gros vaisseaux , sans aucune assurance !
 Et sans précaution , sur un frivole espoir ,
 Dans un seul armement , mettre tout son avoir !..
 Quand on court un hazard aussi considérable ,
 Succès ou non , tout doit nous être profitable ,
 Il est tant de moyens quand le champ est ouvert ,
 De mettre prudemment sa récolte à couvert !
 C'étoit-là , j'en conviens , une belle entreprise ,
 Mais n'en pas profiter , ah Dieux ! quelle sottise ?
 Non , comme un imbécile il se laisse accabler ,
 Sans aucun traitement ; c'étoit son pis aller ;
 A tous ses créanciers il falloit faire un offre ,
 Profiter du crédit , mettre à couvert son coffre ,
 Mais non , mon pauvre sot , à tous us dérogeant ,

Va tout abandonner , ses biens , et son argent ;
 Aussi , depuis dix ans , est-il dans la misère :
 Je crois que j'en rirois , s'il n'étoit mon beau-frère
 Et le voilà réduit à gueuser sur un port ;
 Quand on travaille ainsi , c'est mériter son sort.
 Au surplus , aujourd'hui je dois être tranquille ,
 Car je puis , dès ce soir , lui trouver un asyle ;
 Je viens de recevoir un ordre de la Cour ,
 Pour le faire enfermer au donjon de la tour ;
 C'est un vrai déshonneur pour toute ma famille ;
 Il fait tort à mon fils , il fait tort à ma fille ;
 Mais mon homme , une fois , pris , conduit et
 coffré...
 Ne le rencontrant plus , j'en serai délivré.

S C È N E IX.

M O N D O R , F L O R A N.

F L O R A N,

J'allois chez vous , Monsieur ; puisque je vous
 rencontre ,

J'ai quelque chose là qu'il faut que je vous montre.

M O N D O R.

Eh de quoi s'agit-il ?

F L O R A N tirant son porte-feuille.

De l'effet que voici.

M O N D O R l'examinant.

Il a bien retardé ; j'en avois du souci.

F L O R A N,

Quand pourrai-je passer ?

M O N D O R

Passez dans la journée ;
Non , non , je réfléchis , demain la matinée ,
Vous pouvez y venir. Nous y ferons honneur.
Ma foi , pour aujourd'hui , j'ai beaucoup trop
d'humeur.

F L O R A N.

Que pouvez-vous avoir ?

M O N D O R avec humeur.

Je viens de voir cet homme...

F L O R A N. ;

Eh quel homme !

M O N D O R.

Auffrédy... ! Sa rencontre m'assomme ;
Non , je crois qu'il n'est rien de plus humiliant ?
Je l'ai vu là , causer avec un mendiant.
Il semble qu'avec eux il ourdit quelque trame ;
C'est pourtant-là Monsieur le frère de ma femme ,
L'oncle de mes enfans. N'est-il pas odieux
D'avoir , à chaque instant , cet être sous les yeux ?
Ma foi , je n'y tiens plus ; ce déplaisir m'excède ;
Pour nous en délivrer , j'ai trouvé le remède.
Peut-être , dès ce soir....

F L O R A N.

Ah ! contre le malheur ,
Tous ceux qui sont heureux se flétrissent le cœur ;
Tenez , Monsieur Mondor , un peu d'expérience
M'a , mille et mille fois , prouvé ce que j'avance ;

Quand un homme a du bien , qu'il est riche ou
puissant ,

Son mérite est sans borne , il va toujours croissant ;

Mais si pour son malheur il subit l'infortune ,

Tout le monde le fuit ; sa présence importune ;

Peut être qu'Auffrédy que l'on vient d'outrager ,

Malgré sa pauvreté cherchoit à soulager

De ce pauvre indigent la misère infinie :

Sans forme de procès , voici la calomnie

Qui le fait son complice , Eh de quoi , s'il vous
plaît !

A juger mal du pauvre on est toujours tout prêt.

MONDOR , avec un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah ! Auffrédy soulager l'indigence ?

Il faut donc que par lui prudemment il com-
mence ;

Avant que de donner il faut avoir du pain ;

Il est bon là Floran ?....

FLORAN.

Il n'est pas inhumain ;

Il a le cœur d'un homme , et son âme est sen-
sible.

MONDOR.

Je le vois.... A demain....

FLORAN , à part.

C'est un être inflexible :

SCÈNE Xe.

FLORAN.

Ce Mondor est un monstre , et je ne conçois pas ,
 Comme avec tant d'orgueil on puisse être aussi bas.
 C'est pourtant un mortel que partout on renomme ;
 Avec un cœur si dur est-on bien honnête homme ?
 J'ai peine à le penser ; cependant tous les jours ,
 Je vois qu'à la pitié tous les hommes sont sourds ;
 L'intérêt personnel est le dieu qu'ils adorent ,
 Leur idole est l'argent que sans cesse ils implorent ;
 Avec un front baissé , d'un air souple , indulgent ,
 Ils ne voient qu'eux au monde , et n'aiment que
 l'argent.

4 Ah ! le pauvre Aufrédy n'étoit pas de ce nombre :
 Il fut riche , aussi lui , mais jamais d'un œil sombre ,
 Il ne sut repousser la main des malheureux ,
 Il leur tendoit la sienne , il travailloit pour eux :
 Pourquoi donc aujourd'hui la fortune coupable ?...
 Si c'est la Providence , elle est inconcevable ?
 Pourquoi se fait-il donc qu'à l'homme bienfaisant
 Le malheur soit donné , le bonheur au méchant ?
 A l'égard d'Aufrédy , qu'a-t-il voulu me dire ?

Il rêve un moment.

Cela ne se peut pas. Le seul soupçon déchire.

SCÈNE XIe.

FLORAN, MARIANNE.

MARIANNE.

Pardon, Monsieur Floran ; j'ai grand besoin d'amis

En cette qualité donnez-moi votre avis.

F L O R A N,

Eh de quoi s'agit il ?

M A R I A N N E.

Mes peines sont cruelles ,
Voilà près de dix ans que je n'ai de nouvelles
De mon pauvre Martin ; c'étoit un vendredi
Qu'il partit matelot à bord de l'Auffrédy :
Je ne le verrai plus ; la chose est trop certaine ;
Depuis dix ans pourtant , moi je suis dans la peine.
Cet état d'abandon commence à m'ennuyer ;
Si je trouve un parti , puis-je me marier ?

F L O R A N.

J'en suis fâché pour toi , ma pauvre Marianne ,
Non , tu ne le peux pas , et la loi te condamne
A garder ton état ; voilà quel est ton sort ;
Il n'est pas bien prouvé que ton mari soit mort.
Adieu , console-toi.

S C È N E XIIe.

M A R I A N N E.

Cette loi paroît dure.
Pour la faire on n'a pas consulté la nature ;
Eh le pauvre Picard ? que va-t-il devenir ?
La loi va l'accabler , et me faire mourir.
Comment peut-on penser qu'une femme à mon âge
Renonce pour jamais aux vœux du mariage ?

SCÈNE XIIIe.

M A R I A N N E , P I C A R D .

P I C A R D .

Ma foi je suis charmé de te trouver ici ,

M A R I A N N E .

Et moi, mon cher Picard, j'en suis bien aise aussi :
Que sais-tu de nouveau ?

P I C A R D .

Je m'en vais te surprendre ,

M A R I A N N E .

As-tu, de mon mari, quelque chose à m'apprendre ;

P I C A R D .

Eh oui ? de ton mari, que vas-tu rapeller ?
Les poissons l'ont mangé, tu n'en dois plus parler.
Je veux t'entretenir d'un plus heureux voyage :
Apprens que nous avons, chez nous un mariage ,
La petite Mondor , avec cet important
Que l'on nomme Varin , et qu'on méprise tant ,
Tu viendras nous aider ? ah que si cet exemple
Pouvoit déterminer les yeux que je contemple !
Ce n'est qu'en t'épousant que je puis être heureux ;
Consens à mon désir ; rends-toi donc à mes vœux .

M A R I A N N E ,

Cela ne se peut pas , la pauvre Marianne
Se verroit promener , à cheval sur un âne ;
Si son mari venoit ; d'éprouver ce malheur ,
Je ne le cache pas , je mourrois de douleur .

Que viens-tu me chanter ; c'est bien où nous en sommes ,

Cette loi , mon enfant , fut faite pour les hommes ;

Si de même on traitoit la femme à deux maris ,

Il faudroit centupler les ânes du pays.

J'entends des importuns ; c'est Floran et Julie ;

Nous causerons plus loin , suis-moi , je t'en supplie.

(Picard et Marianne sortent d'un côté ; Floran et Julie entrent de l'autre.)

S C È N E X I V e.

F L O R A N , J U L I E.

J U L I E.

Mon cher Monsieur Floran , vous sortez du comptoir ?

Pour plus d'une raison , j'aime bien à vous voir :

L'avez-vous rencontré?...

F L O R A N,

J'ai bien eu de la peine ,
Depuis cinq à six jours ma recherche étoit vaine ,
Je viens de lui parler...

J U L I E.

Eh , ma commission !

F L O R A N.

J'ai bien rempli l'objet de votre intention.

J U L I E.

Prenez bien garde au moins , que personne ne sache.

F L O R A N.

Avec trop de plaisir , je remplis cette tâche ;

J U L I E.

J'ai confiance en vous ; vous avez le cœur bon ,
 Votre exemple seroit une utile leçon ,
 Pour bien des gens ; je sais , vous êtes charitable ,
 Il n'est rien , selon moi , qui rende plus aimable ;

(Elle tire de l'argent de sa bourse.)

Ha ! tenez ; je reçus l'autre jour , de maman ,
 Quelques petits écus , pour avoir un ruban ,
 Quelques autres chiffons qui me sont nécessaires ,
 J'en achèterai moins , ce sont là mes affaires.
 Le pauvre malheureux ! ah que si je pouvois....
 Comme avec grand plaisir ; je le soulagerois !..
 Ce seroit mon bonheur d'adoucir sa misère ,
 Si je pouvois gagner mon étourdi de frère ;
 S'il vouloit prendre un peu sur ses amusemens ;
 Mais on ne peut compter sur ses bons sentimens ;
 Il est sensible assez , mais c'est un petit-maître ;
 Il est rempli d'orgueil ; il me nuirait peut-être.
 Je garde mon secret , il est entre nous deux ,
 Et tout bien réfléchi , cela vaut beaucoup mieux.

F L O R A N.

J'admire vos vertus , âme trop généreuse ;
 Vous méritez , du ciel , d'être toujours heureuse.

J U L I E.

A toutes vos bontés j'ai dû me confier.

F L O R A N.

Comptez sur tous mes soins , j'ose vous en prier.

(à part.)

Son ingénuité découvre sa belle âme.

Heureux, cent fois heureux, qui l'aura pour sa
femme ?..

(Tendrement.)

Je vous laisse Julie..

S C È N E XV^e.

M^{de}. M O N D O R.

A merveille ; fort bien,
Sans doute, j'ai grand tort ? je trouble un entretien.

J U L I E surprise.

Eh ! c'est Monsieur Floran !..

M^{de}. M O N D O R.

Il n'est pas fort honnête,
De caqueter ainsi, ma fille, tête à tête ;
Je vous l'ai déjà dit ; ce n'est pas d'aujourd'hui
Que je vous vois causer, seul à seul avec lui :
C'est moi qui dois jouir de votre confiance,
Ces colloques, souvent, vont plus loin qu'on ne
pense.

Ainsi je n'entends pas...

J U L I E,

Mais, ma bonne maman,
Je vous l'ai déjà dit, c'étoit Monsieur Floran,
Quand vous parlez de lui, c'est à son avantage,
Vous dites qu'un garçon ne peut être plus sage,
Qu'il n'a pas un défaut, et qu'il eut mérité
Que pour lui la fortune eut eu plus d'équité ;

Je vous vois tous les jours , avec un ton sévère ;
 Le citer , le donner pour exemple à mon frère ;
 Par-tout on dit de lui qu'il n'a pas son égal ;
 Pourquoi donc à l'aimer trouveroit-on du mal ?

Mde. MONDOR , vivement.

A l'aimer , à l'aimer ? allez , rentrez , ma fille :

A part.

J'éclaircirai ce mot. La petite babille !

SCÈNE X VIe.

Mde. MONDOR.

De son raisonnement que faut-il augurer ?
 Il importe beaucoup de se bien assurer
 Si de son cœur tout neuf la pente naturelle ,
 N'auroit pas de l'amour reçu quelque étincelle ;
 Elle montre pour lui , bien de l'affection ,
 J'aurai soin désormais d'y faire attention :
 Elle est dans l'âge heureux que donne l'innocence
 Cet âge est , sur le cœur , d'une rude influence ;
 Je n'ai point oublié ; je me souviens encor
 Des désirs que j'avois quand j'épousai Mondor ;
 Je pouvois bien alors n'être pas plus âgée ,
 Et cependant déjà j'étois fort avancée ,
 Mais Mondor étoit riche , et je l'étois ; ainsi
 Julie est dans le cas d'espérer elle aussi ,
 De trouver un époux dont la grande fortune
 Peut la mettre au-dessus de la classe commune ,
 La richesse , au surplus , est le premier bonheur
 Et quand on la possède , on laisse aller son cœur.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE I^{re}.

RIVREUIL, JULIE.

RIVREUIL.

Bonne petite Sœur, laisse donc ta morale ;
Tu troubles mes plaisirs ; non , ma foi , rien n'égale
L'ennui que je ressens quand tu viens me grogner :

Il lui montre ses poches.

Tiens , regarde l'argent que je viens de gagner ;
J'ai passé dix sept fois ; toute la compagnie ,
D'un bonheur si constant étoit toute ébahie ;
On n'est pas plus heureux. Je les ai mis à bout ;
Avant de m'en venir , j'ai fait râfle de tout.

Il lui présente de l'argent.

En veux-tu ? tiens , prends , prends ; partage avec
ton frère.

Mais laisse donc cet air ?

JULIE.

[C'est dans mon caractère.]

RIVREUIL.

A notre âge , ma sœur , il faut se réjouir.
Que veut dire cela ? tu réponds d'un soupir ?
As-tu quelques chagrins ?

JULIE.

Non point , mais je suis triste ;
Souvent l'ennui m'accable et me suit à la piste ;
Encore dans ce jour j'ai vu des malheureux
Qui criaient à la faim , sans qu'on eût pitié d'eux ;

D

Cela me fait un mal ! je n'en suis pas maîtresse
Je vois tant d'opulens ? Ce contraste me blesse ;

RIVREUIL.

Ta sensibilité montre un excellent cœur ;
Mais c'est de tous les tems , bonne petite sœur ;
Ce qu'on voit aujourd'hui s'est vu toute la vie ;
Reprends donc ta gaieté , je le veux , je t'en prie ;
Si l'on alloit ainsi sur tout s'appitoyer ,
On ne pourroit pas vivre , il faudroit se noyer.

JULIE.

Si j'osois ;..

RIVREUIL.

Eh bien quoi ?

JULIE,

C'est que cela rappelle ,
Une chose , pour nous , bien triste , bien cruelle ;
Nous avons un parent ; quand je le vois , hélas !

RIVREUIL d'un air d'étourdi.

Ma foi , ce m'est égal ; je ne le connois pas.

(Julie se retire d'un air mécontent , Rivreuil la regarde aller , lorsqu'il aperçoit Floran qui vient du côté opposé.)

SCÈNE IIe.

RIVREUIL, FLORAN.

RIVREUIL.

J'étois avec ma sœur ; cette petite folle ,
Par un ton larmoyant , m'attriste , me désole ;
Je l'aime comme moi , mais je vois à regret ,
Que son air soucieux fait un mauvais effet
Sur ses traits , son humeur ; cette mélancolie
La change absolument ; elle n'est plus jolie :
Autrefois , on rioit du matin jusqu'au soir ;

Ce n'est plus à présent ; elle voit tout en noir ;
 Sur les évènements , son âme trop sensible ,
 Opère , en son humeur , un changement visible ;
 Depuis , que par hasard , certain indifférent ,
 Raconta , devant nous , les malheurs d'un parent ;
 Ma soeur avant ce tems , si folle , si volage ,
 Par ses réflexions , a devancé son âge ;
 On ne la connoit plus....

FLORAN.

Sa sensibilité

Ne diminue en rien , son amabilité :

Tout autre sentiment seroit digne de blâme ,
 Et cette impression met au jour sa belle âme ;
 Voilà , mon cher Rivreuil , ma façon de penser ;
 Ce changement subit doit vous intéresser ;
 C'est le plus bel attrait d'une jeune personne ,
 On ne peut l'acquérir ; la nature le donne ,
 Et si tous possédoient un don si précieux ,
 Nous verrions bientôt tous les hommes heureux ;
 On banniroit les maux dont la terre fourmille ,
 Le monde ne seroit qu'une grande famille ,
 Dont les membres épars à l'abri des besoins ,
 Rencontreroient , par-tout , des secours et des
 soins.

RIVREUIL.

C'est se repaître , au moins , d'une belle chimère ;
 La famille bientôt seroit dans la misère ;
 Sans cette ambition qui procure du bien ,
 Les hommes dormiroient , et ne feroient plus rien ;
 Toute émulation seroit anéantie ,
 L'ennui seroit le fruit d'une triste apathie ;

Comparez cet éclat , avec l'éclat brillant
 D'un monde industriel pour se rendre opulent...
 Les hommes, ici bas, ne sont pas des apôtres ;
 Eh bien , les plus heureux , font travailler les
 autres ;

Voilà l'ordre établi dans la société ,
 Et nous ne voyons rien qui n'ait toujours été.

F L O R A N.

Convenez donc , du moins , qu'on n'est pas assez
 sage ,
 Qu'on pourroit de ses biens faire un plus noble
 usage ;

Que le luxe , l'orgueil , et l'ostentation ,
 Sont l'éternel fléau de notre nation !

R I V R E U I L.

Que diable voulez-vous ? à quoi sert la richesse ?
 Il faut bien s'en servir ; ce seroit maladresse
 D'enterrer ses trésors : les avarés sont fous.

F L O R A N.

L'usage qu'on en fait , naît , et meurt avec nous ;
 Le riche peut jouir , pendant sa courte vie ,
 Le terme n'est pas long , quand il meurt on l'oublie ;
 Je le trouve , pour moi , digne d'un meilleur sort ,
 Je le voudrois jaloux de vivre après sa mort ;
 Oui , je voudrois , qu'épris d'un orgueil plus du-
 rable ,

Il conservât son nom par un titre honorable ;
 Au lieu de dissiper dans des riens superflus ,
 Dont le souvenir fuit , aussitôt qu'il n'est plus.
 Il est des monumens consacrés à la gloire ,

Dont la postérité conserve la mémoire ;
 Aux yeux des citoyens qui sont toujours présens ;
 Qu'ils voient , avec envie , admirer des passans.
 C'est par de tels essors qu'on est recommandable ,
 Que l'orgueil est vertu , le luxe profitable ;
 Aux siècles à venir transmettant à jamais ,
 Les noms des bienfaiteurs , le récit des bienfaits.
 Telle année , Amintas a doté quinze filles ;
 Crésus a soutenu trois à quatre familles :
 Damis , par son crédit et ses combinaisons ,
 Empêcha de manquer deux honnêtes maisons ;
 Tel autre a fait bâtir ce superbe édifice.
 Consacré par l'honneur à réprimer le vice ;
 Par mille autres moyens que je pourrois citer ,
 Au bonheur des mortels on pourroit ajouter.
 Les richesses ainsi deviendroient plus utiles ,
 A l'intérêt public , à l'ornement des villes ;
 Le nom des fondateurs , par le peuple chanté ;
 Parviendrait , avec gloire , à la postérité :
 Croyez-vous , cher Rivreuil , que cette jouissance ,
 Ne justifieroit pas l'objet de la dépense ?
 Cette ostentation consacrée au bonheur ,
 Aux hommes opulens feroit bien plus d'honneur ;
 Qu'en dites-vous Rivreuil ?

R I V R E U I L.

Le projet est sublime ?
 Son auteur peut prétendre à la plus haute estime ;
 Il ne doit pourtant pas se faire illusion :
 On ne suivra jamais sa noble intention....

F L O R A N lui pressant la main.

Je le sais , mon ami , je connois bien les hommes ,

Ils sont trop corrompus dans le siècle où nous
sommes ;

Leur sottise vanité les rend plus désireux ,
De faire des jaloux plutôt que des heureux.

Au mendiant qui paroît.

Attends...

SCÈNE IIIe.

LE MENDIANT.

Que la misère est un état pénible !

On rencontre avec peine un cœur qui soit sensible ;

Comme par l'homme heureux le pauvre est rebuté !

Son refus est suivi de tant de dureté...

J'ai fait au moins dix fois le tour de cette ville ,

Et j'ai tendu la main peut-être à plus de mille ,

J'en ai rencontré deux qui sont compatissans ;

Je vais attendre ici... Peut-être les passans...

SCÈNE IV.

AUFFRÉDY. LE MENDIANT.

AUFFRÉDY.

Il tient dans sa main la veste qu'il ôte de dessous son habit
et dans l'autre une paire de souliers.

Ma garde-robe est mince, et je n'ai rien de reste ,

Cependant en cherchant , j'ai trouvé cette veste ;

Tiens , prends-la , mon ami , tâche de t'en vêtir ;

Si ces mauvais souliers pouvoient encor servir ?

Hélas ! je ne fais pas un fort grand sacrifice ;

Les voilà tels qu'ils sont....

LE MENDIANT.

Que le Ciel vous bénisse !

SCÈNE Ve.

AUFFRÉDY.

Je souffre doublement de voir des malheureux ,
Moi-même, je le suis , mais je le suis moins qu'eux ;
Si je suis indigent , après tout , c'est ma faute ;
Le sort donne du bien , l'ambition nous l'ôte ;
La fortune est un jeu ; ses faveurs , ses revers
Règlent tous les destins de ce vaste univers ,
Son caprice , aujourd'hui , n'a plus rien qui m'é-
tonne ,

Je sais que je ne dois en accuser personne.....
Il faut subir mon sort....

SCÈNE VIe.

AUFFRÉDY, VARIN.

VARIN.

Auffrédy te voilà ;
Prends ton sac et me suis , qu'est-ce que tu fais là ?
Une malle à porter ; cela presse ; viens vite ;
Tu sais le magasin ? vas je marche à ta suite :
Peut-être il en viendrait ; je te préfère à tous.

AUFFRÉDY.

Bien obligé , monsieur , j'y suis plutôt que vous.

SCÈNE VIIe.

VARIN.

Si Mondor apprenait que j'occupe son frère ,
Il m'en voudrait beaucoup ; c'est-là son caractère ;
Il est avare et fier , il seroit furieux ?
Et Madame Mondor m'arracherait les yeux :

Je ne suis pas fâché d'avoir dans l'occurrence,
 Un moyen d'abaisser un peu leur arrogance ;
 Lorsque nos orgueilleux se mettent dans le cas,
 Un petit quolibet, les met bien vite au pas ;
 Leur fille à mes désirs est prête de se rendre,
 Et j'aurai jusques-là des mesures à prendre ;
 Je dois les ménager jusqu'au moment heureux,
 Qui ne tardera pas à nous unir tous deux ;
 Je saurai bien alors , maintenir l'équilibre...
 Les voilà ; je m'en vais leur laisser le champ libre.

 SCÈNE VIIIe.

MONDOR, Mde. MONDOR.

Mde. MONDOR.

Eh bien, Monsieur Mondor, que vous a dit Julie ?

MONDOR.

Julie est un enfant....

Mde. MONDOR.

Je veux être obéie ;

Varin est le parti qui lui convient le mieux ;
 Qu'il en est aujourd'hui qui seroient envieux
 D'une telle alliance, et de l'avoir pour gendre !
 Pour conclure, Monsieur, il ne faut pas attendre ?
 Il l'a fait demander, et nous avons promis ;
 A son âge, ou jamais, on doit être soumis ;
 Il est riche Varin, et de bonne famille ;
 En un mot ce parti convient à notre fille ;
 Il en est amoureux, nous lui ferons la loi,
 Il doit être flatté de tenir aux Offroi !
 Car le nom d'Auffrédy, qu'on donnoit à mon
 père,

N'étoit pas son vrai nom ; c'est le nom de ma
mère ,

Et la maison d'Offroy , (a) dont il étoit sorti ,
Valoit mille fois mieux que tous les Auffrédy ;

A Julie avant vous , j'ai touché cette corde ;

Ses yeux se sont mouillés aussi-tôt mon exorde ;

J'ai peint cette union des plus belles couleurs ,

Elle m'a répondu par un torrent de pleurs :

Non , je ne conçois pas qu'une fille , à son âge ,

Puisse ainsi s'affliger au mot du mariage :

L'expérience , ici , doit servir de leçon ,

Ce que j'ai déjà vu confirme mes soupçons :

M O N D O R vivement.

Comment ? qu'avez-vous vu... ?

Mde. M O N D O R ,

Sois sans inquiétude :

On est toujours à tems de rompre une habitude ;

Je crains que pour Floran son cœur ne soit épris ,

Sans même s'en douter ; je les ai souvent pris

Cherchant l'occasion de quelque conférence ;

Je suis bien sûre , au moins , qu'il a sa confiance :

M O N D O R.

Floran sans fonds , sans biens , se seroit-il flatté

Qu'on prendroit pour comptant , sa triste probité ?

Cela ne se peut pas ; Varin aura Julie ;

Il faut que pour demain , tout soit prêt , je vous

prie

(a) Quelques-uns ont aussi donné le nom d'Offroy à Auffrédy. Voyez le P. Dinet , récolet ; Théâtre de la noblesse française. pages 60 et 61.

Pour passer le contrat ; car il faut en finir ;
 Il me reste aujourd'hui , d'autres soins à remplir ,
 Je dois vous en parler , mais qu'un profond silence,....

Cette affaire est , pour nous , d'une grande importance :

Je vais m'en occuper ; je veux que cette nuit ,
 Pendant l'obscurité , sans éclat et sans bruit ,
 Le plus secrètement , dans l'ombre du mystère..
 Je m'en vais faire enfin , renfermer votre frère ;
 Il est honteux , pour nous , de l'avoir sous les yeux ;
 Vous pouvez pour long-tems , lui faire vos adieux.

Mde. M O N D O R.

Vous avez-obtenu ?....

M O N D O R.

J'ai l'ordre dans ma poche ,
 Vous ne me ferez plus j'espère , aucun reproche ;
 Il montre l'ordre.
 Voilà , sur ce papier , l'ordre du cabinet ,
 Gardez-vous d'en parler....

Mde. M O N D O R.

Soyez sûr du secret.

M O N D O R voyant venir Varin.

Je vous livre Varin....

SCÈNE IXe.

Mde. M O N D O R, V A R I N.

Mde. M O N D O R à part.

Comme il a bonne mine !

A Varin.

Vous venez de la voir ?....

Le diable m'extermine,
 C'est un petit lutin ; je me suis réjoui
 De son entêtement à ne pas dire oui,
 Je suis sûr que dans l'âme , elle en est occupée ;
 C'est encor un enfant qui joue à la poupée :
 De ce tendre embarras , moi , j'aime à triompher ,
 A jouir des soupirs qu'on voudroit étouffer ;
 L'ingénuité plaît ; je déteste une bête ,
 Qui pour un mot d'amour , se jette à votre tête :
 Vous prenant sur le tems , sans pudeur , sans égards
 Vous assomme en tous lieux de ses louches re-
 gards ;

On le voit tous les jours ; de cette jouissance ,
 Tous les hommes sont las , et dégoûtés d'avance.
 Si dans le mariage on désire être heureux ,
 Il n'est pas suffisant d'être bien amoureux ;
 Il faut faire un bon choix ; soit dit , sans flatterie
 Dans l'âge adolescent comme je prens Julie ,
 On court risque , autrement , d'ajouter à la dot ,
 D'une femme sans mœurs , l'apanage d'un sot.

Mde. M O N D O R.

Ecoutez moi , Varin ; je me fais violence ,
 Pour vous taire un secret ; voyez ma confiance...
 Mais promettez-moi bien , sous la foi du serment...

V A R I N.

Si je vous le promets ?.. Madame , assurément ;
 De quoi donc s'agit-il ? de moi ? de votre fille ?..

Mde. M O N D O R.

Il s'agit d'Auffrédy , ce fléau de famille ,

Qui nous fait deshonneur ; sans qu'on s'en soit
douté ,

Il sera pris ce soir , et mis en sureté.

Pour Julie , à mes vœux deviendra plus docile ;

Je vais l'y préparer ; allez ; soyez tranquille.

SCÈNE X.

V A R I N.

Docile ? je le crois ; je suis bien assuré ,
Que malgré sa froideur , j'en suis idolâtré ;
A l'égard d'Auffrédy , je ressens l'injustice ,
A leur orgueil , au mien , j'en fais le sacrifice ;
J'aime bien mieux le voir oublié pour toujours ,
Que de l'avoir ici , sous mes yeux tous les jours ,
D'entendre , en le montrant , tout bas cette épi-
gramme :

Voyez-vous bien ce gueux ? c'est l'oncle de sa femme.
Vingt fois , au moins par jour , dévorer cet affront ,
Il en faut convenir , moi je n'ai pas ce front ;
Que ce soit , si l'on veut , fausse délicatesse ,
Je tiens au préjugé , l'apostrophe me blesse ;
Je ne le cache point ; il me falloit de l'or ,
Pour prendre , à pareil prix , la fille de Mondor.

ACTE TROIS.

SCÈNE I^{re}.

RIVREUIL, VARIN.

V A R I N.

PENSES-TU , mon ami , que ce petit caprice
Soit fait pour m'alarmer ? rends-moi plus de justice ,

Chacun sait ce qu'il vaut ; il en coûte à ta sœur ;
 D'avouer, tout d'un coup, ce que ressent son cœur ;
 Elle est à cet égard comme sont beaucoup d'autres,
 Elles ont leur manie ; et nous avons les nôtres.
 Tu n'es pas au courant ; sois donc bien assuré ,
 Qu'on voit , avec plaisir , le moment désiré :
 Ce dédain apparent n'est que pure grimace ,
 On paroît résister , pour mieux rendre la place !
 C'est là tout le secret...

RIVREUIL.

Je n'en sais rien ; ma foi ,
 Du meilleur de mon cœur , j'en fais le vœu pour toi ;
 Cependant , ce matin , j'ai vu couler des larmes....

V A R I N.

Tant mieux ; morbleu , tant mieux , on en a
 plus de charmes ;
 Sais-tu bien que les pleurs , et les tendres soupirs ,
 Sont le signe , souvent , des plus ardens désirs ?

SCÈNE II^e.

RIVREUIL, VARIN, DURAND.

DURAND.

Quoi vous êtes ici , tranquilles de la sorte ?
 Sur le bord de la mer , tout le monde se porte..!

V A R I N.

Eh ! d'où vient ce concours ?.....

DURAND.

On dit que ce matin ,
 Un nombre de vaisseaux paroît dans le lointain ,
 Qu'ils ne tarderont pas à mouiller dans la rade ;

V A R I N.

Un nombre de vaisseaux ? bah , c'est une charade ,
Pas un n'est attendu ; cela ne se peut pas.

R I V R E U I L.

Je le saurai bientôt , et j'y cours de ce pas.

SCÈNE IIIe.

V A R I N , D U R A N D.

V A R I N.

Pour moi de ces faux bruits je ne suis plus la dupe ;
J'ai bien d'autres soucis ; quelqu'autre soin m'oc-
cupe ,

Je vais me marier.

D U R A N D.

Te marier ? qui ? toi ?

V A R I N.

Je ne plaisante pas. Oui , sans doute , eh oui moi ;

V A R I N.

Peut-on savoir à qui ?...

V A R I N.

Tu connoîs bien Julie ,

La fille de Mondor ?

D U R A N D.

Elle est parbleu jolie.

V A R I N.

Et la dot ? et la dot ? on peut assurément ;
Sans trop se hasarder , me faire compliment.

D U R A N D.

Mais elle est jeune encore , et le fruit est précoce.

V A R I N.

Rends toi chez moi , coquin , tu seras de la noce.

D U R A N D.

Et son oncle Auffrédy ?

V A R I N , à l'oreille de Durand ; à demi-voix.

Mon ami , n'en dis mot ;
Auffrédy , cette nuit , sera pris comme un sot.

D U R A N D.

Le public va crier :

V A R I N.

Il ne m'importe guère :

Regardant vers le port.

J'apperçois un marin qu'on vient de mettre à terre ;
Nous saurons ce que c'est. Tout le monde le suit ;
Chez son correspondant sans doute on le conduit ;
Mais le voilà qui vient...

S C È N E I Ve.

V A R I N , D U R A N D , L E C A P I T A I N E.

LE C A P I T A I N E , suivi de matelots qui portent des malles,

....Dites-moi la demeure

De Monsieur Auffrédy ?....

D U R A N D.

Je veux mourir , sur l'heure

A Varin.

Si je le sais ; et toi ?....

V A R I N au Capitaine.

Vous serez bien surpris ,

Si vous l'avez connu , dans son ancien logis ;
Depuis près de dix ans , il est dans la misère ;
Quand on en a besoin , ou de son ministère ,
Pour porter quelques faix , il se tient sur le port ;
Lorsqu'il eut tout perdu , voilà quel fut son sort.

L E C A P I T A I N E d'un ton réserve.

Vous m'étonnez beaucoup ; ce discours me pénètre ;
J'ai cependant ici des paquets à remettre

A lui seul.....

V A R I N, étonné.

A lui seul ?

D U R A N D.

Il ne peut être loin ;

On le trouve par-tout couché dans quelque coin ;
Je le vois à présent ; mais c'est un pauvre diable
Qui n'a point de demeure , et qui vit misérable.

L E C A P I T A I N E, très-affecté.

J'en suis bien affligé ; j'entre dans cet hôtel.
Je le ferai chercher. Que le sort est cruel !

A part.

Je serai satisfait pourvu qu'il me pardonne ;

Aux matelots.

Avant de l'avoir vu, je ne parle à personne.

Il entre dans un hôtel ; les matelots le suivent avec les co-
ffres et malles.

V A R I N.

Je vais suivre leurs pas ; et tâcher de savoir
Ce qu'on peut en apprendre, ou ce qu'on peut
prévoir ;

Car enfin tout cela n'est pas une chimère ;
Je saurai de ces gens , d'où vient tant de mystère..

SCÈNE V^e.

D U R A N D, M O N D O R.

D U R A N D court au-devant de Mondor.

Avec plaisir, Mondor, je vous fais compliment ;
Voilà, pour votre frère, un subit changement ;
On ne reçut jamais nouvelle plus heureuse.

M O N D O R.

Cette nouvelle à moi me paroît bien douteuse ;

Car de qui la tient-on ? de quelques matelots ?
Qui veulent s'amuser ; aux dépens des plus sots.

D U R A N D.

Non , Monsieur , point du tout , la nouvelle est certaine ,

Nous venons à l'instant de voir le capitaine ;
Quoiqu'il ne nous ait pas dévoilé ses secrets ,
Il dit , pour Auffrédy , qu'il a plusieurs paquets.

M O N D O R.

On compte dix vaisseaux ; la flotte est bien visible.

Après dix ans passés ; cela n'est pas possible ?
Si c'étoit cependant ? ce seroit bien heureux !
Il n'a jamais connu le bien que je lui veux...

D U R A N D.

Pour ce pauvre Auffrédy , ma foi , j'en suis bien aise.

M O N D O R.

Cet évènement-là changeroit bien la thèse :
Je vais de mon côté faire tous mes efforts
Pour m'assurer du fait et réparer mes torts.

D U R A N D.

Varin les a suivis. Je suis bien sûr d'avance
Qu'il les aura conduit à rompre le silence ;
Il est adroit et fin. On ne le connoît pas ;
Il cherche à se tirer , s'il peut , d'un mauvais pas.

Des moyens imprévus lui seroient nécessaires ,
Pour le mettre au-dessus de toutes ses affaires ;
Car , soit dit entre nous....

MONDOR.

Que me dites-vous là ?

DURAND.

Je dis la vérité.

MONDOR.

Je ne crois pas cela.....

DURAND.

Varin est mon ami , cela doit vous suffire ,
Et pour cette raison , je ne puis pas tout dire.

MONDOR.

De grâce , expliquez-vous ?

DURAND , à part.

C'est bon , voilà qui prend.

MONDOR.

J'ai de m'en assurer un intérêt bien grand ,
Car je dois dès demain terminer une affaire....
Et ce renseignement me devient nécessaire.

DURAND.

Le commerce , Mondor , vous devez le savoir ,
Est un dédale obscur où l'on ne peut rien voir ,
On ne peut pas juger sur la seule apparence ,
L'on est dupe souvent de trop de confiance ,
Et beaucoup , parmi ceux qui le font aujourd'hui ,
Ont déclaré la guerre à la bourse d'autrui.

Le commerce n'est plus basé que sur l'adresse ,
On en bannit souvent toute délicatesse ;
Ce n'est ni moi , ni vous : je parle en général ;
Mais la mauvaise foi lui porte un coup fatal ;
Je cherche des acquêts pour placer ma fortune.
D'affaires , à présent , je n'en veux faire aucune ,

Je retire mes fonds. Du moins , à son réveil ,
On voit ses revenus , et son bien au soleil :
Tout le monde est témoin des fruits que l'on recueille ;

Mais on ne connoît pas le fond d'un porte-feuille ;
Et si ma femme un jour , me rapporte du bien ,
Je veux la rendre heureuse , et lui laisser le mien.
Si vous saviez , Mondor , combien je vous estime ?
Vous verriez aisément le zèle qui m'anime ;
Je vous ouvre mon cœur , et mes intentions ;
Croyez moi , profitez de mes réflexions ;
Gardez-vous bien sur-tout , de faire la folie....

A part en s'en allant.

Je vais tout employer , pour lui souffler Julie.

SCÈNE VI.

MONDOR.

Je demeure interdit? Varin est son ami?...
Ce n'est pas , en effet , le servir à demi.
J'ai peine à concevoir ce que je viens d'entendre.

SCÈNE VII.

MONDOR, VARIN.

VARIN avec empressement.

Adieu, mon cher Mondor, embrassez votre gendre;
Il peut vous confirmer la nouvelle du jour,
Les vaisseaux d'Auffrédy sont enfin de retour ;
Je puis vous l'assurer , j'ai vu de ma croisée ,
Qu'on le faisoit entrer par la porte opposée ,
Dans cet hôtel voisin ; enfin on l'a trouvé ;
A l'ardeur du soleil , dormant sur le pavé.

Il va recommencer une belle carrière ;
Et madame Mondor est sa seule héritière ;
Pour vous , pour vos enfans , pour moi même ,
en un mot ,....

Car cet évènement ne nuit pas à la dot.
Etle bien d'Auffrédy?....

M O N D O R , froidement.

Son bien n'est pas le nôtre ;
Laissons là sa fortune , et parlons de la vôtre..
Je le dis avec peine ; on répand certains bruits...

V A R I N , étonné.

Mais vous la connoissez?....

M O N D O R.

Il faut qu'ils soient détruits.

V A R I N.

Interrogez Durand , il connoît mes affaires ;
Ces explications deviennent nécessaires ;
C'est s'y prendre un peu tard ; je vois ; quelques
jaloux ,

Voudroient mettre , aujourd'hui , la discorde entre
nous ;

Passez chez moi , Mondor , c'est moi qui vous en
prie ,

Et vous verrez bientôt tomber la calomnie ;

Je veux que par vous-même , et par vos propres
yeux ,

Vous puissiez me juger , et me connoître mieux ;
Un autre pourroit bien , d'un soupçon qui l'offense
Chercher quel est l'auteur , pour en tirer vengeance ;
L'honnête homme , au-dessus de la méchanceté ,

Méprise les faux bruits ; fier de sa probité ,
Au tems qui détruit tout il en remet la suite ;
Aux jaloux , aux méchans , répond par sa conduite ;
Et si mon détracteur par vous-même est jugé ,
Il en aura la honte , et je serai vengé.

Voyant venir Durand.

Voilà mon défenseur , s'il en est nécessaire.....

MONDOR.

Pour un autre moment , remettons cette affaire.

SCÈNE VII^e.

MONDOR , VARIN , DURAND , GÉRON.

DURAND.

Voilà Monsieur Géron qui porte le trésor ,
Du nouveau débarqué.....

GÉRON.

C'est de la poudre d'or ,
Et beaucoup de lingots qu'on m'a chargé de
vendre ;

Ce Monsieur presse un peu ? je ne puis faire
attendre.

MONDOR.

Mais un mot.....

GÉRON.

Je ne puis....

VARIN.

Il est bien étonnant

Qu'on ne puisse savoir.....

DURAND.

Non , rien n'est surprenant ;

Et je crois , à présent , soit dit sans qu'on s'en
fâche ,

Que les vaisseaux mouillés sont ici de relâche ,
Et qu'au premier bon vent nous les verrons
partir ;

Alors tous nos calculs pourront s'évanouir.

V A R I N.

Pour moi , si mon espoir n'est pas une chimère ,
Je tiens à mon soupçon , malgré tout ce mystère ;
Quoi qu'il en soit enfin , nous en verrons le bout ,
Sans tant nous fatiguer , ce soir nous saurons tout.
A propos , mon ami , croiras-tu , sans surprise ?..
Sans en être indigné , qu'on ait fait l'entreprise ,
Par d'odieux propos , répandus avec art ,
De rompre l'union dont je t'avois fait part ,
Je pourrai découvrir qui m'a fait cette injure....

D U R A N D rompant les chiens.

Est-ce que tout n'est pas sujet à la censure ?
On glisse là-dessus ; n'a-t-on pas dit aussi
Qu'on devoit cette nuit arrêter Auffrédy ?
On en parle tout haut , et c'est un bruit de ville.
Crois-tu donc pour cela qu'il dorme moins tranquille ?

V A R I N , à part.

Au diable l'indiscret !

M O N D O R , à part.

Je les ferai mentir ,

L'ordre est entre mes mains , je vais l'anéantir.

Il déchire l'ordre , et jette les morceaux.

D U R A N D.

Tout se sait mon ami , le vrai , le faux , n'importe ,
Les nouvelles se font , et le vent les emporte.

M O N D O R.

Voici quelqu'un , rentrons.

SCÈNE IX.

DURAND, PICARD.

DURAND ramasse les morceaux de l'ordre déchiré.

Moi je vais réunir,
Ces témoins dispersés, qui pourront me servir.
C'est toi Picard, eh bien ? tu vas être de nocce ?
Julie est bien contente ?...

PICARD.

On diroit qu'on l'y force,
Elle est triste, rêveuse ; et souvent des soupirs,
Sembleroient annoncer qu'elle a d'autres désirs.

DURAND.

Si j'en étois bien sûr ?...

PICARD.

O ! vous pouvez m'en croire ;

DURAND.

Dans ce cas, mon ami, tiens, te voilà pour boire.
Il s'agit de me rendre un service important,
Fais que je réussisse, et tu seras content ;
Il faut avec adresse, et sans qu'on s'en méfie,
Parler, en ma faveur, à la belle Julie ;
Si tu vois que l'aveu produise un bon effet,
De ma part, à l'instant, remets-lui ce billet.

PICARD.

Vous feriez-là, Monsieur, une bien bonne em-
plette.

DURAND.

Tâche d'y concourir, et ta fortune est faite,
Repose-t-en sur moi, vas ; fais tous tes efforts...

A part.

Je m'en vais faire ailleurs, jouer d'autres ressorts.

SCÈNE Xe.

M A R I A N N E , P I C A R D .

M A R I A N N E .

Je te cherchois , Picard ,

P I C A R D .

Voilà celle que j'aime ?

Qu'as-tu donc mon enfant ? comme te voilà blême ?

M A R I A N N E .

On le seroit à moins ; quoi tu ne sais donc pas ?....

Sur ces maudits vaisseaux , à présent si par cas ,

Mon mari se trouvoit ?

P I C A R D .

Eh oui ? quelle apparence ?

Il ne faut pas ainsi , se tourmenter d'avance.

M A R I A N N E .

Je m'en rappelle encor , avant que de partir ,

Pour un rien ; j'en reçus le plus fier souvenir ;

Défiant , fort jaloux , voilà son caractère ,

Et s'il n'a pas changé , brutal dans sa colère.

P I C A R D .

Les vaisseaux d'Auffrédy périrent dans les flots.

M A R I A N N E ,

Si tu pouvois parler à quelques matelots ?

On pourroit savoir d'eux....

P I C A R D .

Eh bien , laisse-moi faire ,

S'ils vont au cabaret , vas , j'en fais mon affaire ;

En vidant un flacon , je saurai bien , sans bruit ,

Où l'on va , d'où l'on vient , et tout ce qui s'ensuit.

Sois tranquille , j'y cours ; mais ne sois pas si bête

De te fourrer encor ton Martin dans la tête.
 Je vois venir Mondor ; laissons-nous un instant ;
 Je veux lui parler seul , ma fortune en dépend.

A part.

Varin est avec lui , cela me contrarie ;
 J'aurois peut-être pu lui parler de Julie ?
 Lui glisser quelques mots , en faveur de Durand ;
 Je remets mon projet....

Il sort d'un côté quand Varin entre de l'autre.

S C È N E X I e.

M O N D O R , V A R I N.

M O N D O R.

Oui ! cela me surprend ;

Et si je vous nommois....

V A R I N.

Ne me nommez personne ;
 Je puis être étourdi , mais je suis honnête homme ,
 Méprisons le mensonge , et laissons aux remords ,
 A venger mon injure , à réparer les torts ,
 Que quelques envieux , jaloux de ma fortune....

M O N D O R.

Mais cette injure-la , Monsieur , nous est com-
 mune ,
 Je sais l'apprécier.

V A R I N.

C'est tout ce que je veux ;
 Mon triomphe , Mondor , sera plus glorieux-
 Ces ruses ont un but , elles ne sont pas neuves ;
 Un homme comme moi , ne craint pas les épreuves.

M O N D O R.

De cette ruse , moi , je suis fort mécontent....

Un autre à votre place , en auroit fait autant ;
Malgré mes ennemis vous me rendez justice ,
Ce jugement m'honore et confond leur malice.

Voyant venir Picard.

Picard veut vous parler , il paroît abatu ;
Je vous laisse avec lui...

S C È N E XII^e.

M O N D O R , P I C A R D.

M O N D O R.

Quoi donc ? que me veux-tu ?

P I C A R D.

De tout tems l'on a dit ; point de feu sans fumée ;
Une ceinture d'or vaut mieux que renommée ;
Moi je viens dire haut , ce que l'on dit tout bas ,
Que ce Monsieur Varin , est dans un mauvais cas ;
Qu'on le verra bientôt , faire un trou dans la lune..

M O N D O R.

Vas , mon pauvre Picard , je connois sa fortune ;
J'ai pris , à cet égard , de bons renseignemens
Qui confirment pour lui , mes premiers sentimens ;
Tous ces bruits-là sont faux. ...

V A R I N.

Picard Sont faux ? je me retire ,
Si ces bruits-là sont faux ; Je n'ai plus rien à dire.

Il feint de se retirer , et il demeure à l'écart.

S C È N E XIII^e.M O N D O R , M^{de}. M O N D O R , P I C A R D dans l'enfoncement.M^{de}. M O N D O R.

Eh bien , M^r. Mondor , croyez-vous fermement ?

M O N D O R.

Tout le monde le dit, et m'en fait compliment,
Pour nous en imposer, voulez-vous qu'on s'en-
tende ?

Eh d'où voulez-vous donc que ce bruit-là dépende ?

M^{de}. M O N D O R.

D'une prévention qui se dissipera.

M O N D O R.

D'une prévention ? tout ce qui vous plaira ?...
J'aurois bien du regret, dans cette circonstance,
D'avoir pour votre frère, en tant d'indifférence....
Dix vaisseaux arrivés ? ce secret ? ce courtier ?
Et cette poudre d'or qu'on fait négocier ?
Pour le seul Auffrédy des paquets à remettre ?
Que veut dire cela ? que doit-on s'en promettre ?
Nous avons eu grand tort ; vous l'avez bien voulu ;
Ce bien, sans vos hauteurs, vous seroit dévolu ;
Je vous ai vu rougir, sans aider sa misère ;
Enfin, je vous l'ai vu désivouer pour frère ;
Vous fîtes un bon coup ; il faut s'en applaudir,
De votre dureté, vous devriez rougir.
Oh ! vous fûtes, pour lui, d'une conduite rare
Vous êtes orgueilleuse,

M^{de}. M O N D O R.

Et vous êtes avare ?

Mais, je trouve en effet, le reproche plaisant ;
L'avez-vous mieux traité, vous, homme bien-
faisant ?

Vous l'avez bien servi ? tenez, dans cette affaire ;

Nous n'avons pas , Monsieur , de reproche à nous faire.

M O N D O R.

Vous savez que demain on devoit contracter ?...
Sur cet engagement il faut le consulter ;
C'est peut-être un moyen de se remettre ensemble.

Mde. M O N D O R.

Si ce qu'on dit est vrai , ce seroit bien me sembler ;
Dans deux jours , au plus tard , on pourra les unir ,
Et nous saurons , au moins , à quoi nous en tenir.

ACTE QUATRE.

S C È N E Ire.

A U F F R É D Y , D U R A N D.

A U F F R É D Y.

Q U I peut vous avoir fait une pareille histoire ?
D U R A N D.

Auffrédy , j'en suis sûr ; et vous devez m'en croire ,
Vous deviez dès ce soir , ou plutôt cette nuit ,
Etre arrêté , chez vous , et de suite conduit
Au donjon de la tour ; d'une telle injustice ,
Votre futur neveu , Varin , fut le complice ;
Son orgueil offensé , dans cette occasion ,
Exigea , de Mondor , cette condition :
On ne croira jamais que cette ignominie ,
Étoit le prix honteux , de sa main , pour Julie ?
Je le vis ; lui parlai ; lui dis , avec chaleur ,
Le tort que lui feroit une semblable horreur ,
Il parut ébranlé ; je redoublai d'instance ;

Enfin je l'ai forcé , de suite , en ma présence ;
 De cet ordre fatal de prévenir l'effet ,
 En l'anéantissant ; ce qui fut dit , fut fait ;
 Il tira ce papier , d'une main fort tremblante ;
 Ma femme , me dit-il , ne sera pas contente ;
 N'importe , j'ai promis ; je ne puis différer ,
 Et soudain devant moi je l'ai vu déchirer .
 Je n'en aurois rien dit , mais ma délicatesse ,
 Craignoit que par malice , ou que par maladresse ;
 On ne vous alarmât , et sans vous prévenir ,
 Qu'il ne vous restoit plus de risques à courir ;
 Que mon cœur a saigné ! que mon âme étonnée
 S'affligea de vous voir pareille destinée ?....
 Que sur tous vos malheurs , en secret , j'ai gémi !
 Vous pouvez vous flatter d'avoir un bon ami .

A U F F R É D Y .

Pour vos soins généreux , pour votre confiance ,
 Vous me voyez , Monsieur , plein de reconnois-
 sance ;

J'étois persuadé , depuis près de dix ans ,
 Qu'il ne me restoit plus d'amis , ni de parens ;
 Vous venez aujourd'hui , relever ma méprise ,
 Je vois que j'en avois ; pardonnez ma franchise ;
 Ces parens , ces amis ; à vous parler sans fard ,
 Si long-tems méconnus , se montrent un peu tard ;
 Et ce projet formé , dans l'ombre du silence ,
 Me surprend , encor plus , et passe ma croyance ;
 C'étoit un attentat contre la liberté
 Qu'on ne croira jamais sans l'avoir mérité .

J'ai donné tout mon bien ; je ne dois à personne ,
 Vouloit on me punir d'être trop honnête homme ?
 Je sais bien ce que peut l'excès d'un fol orgueil ,
 Tous les maux qu'il produit feroient un long recueil ;

Que parmi les méchans dont le monde fourmille ,
 J'en vois de très-ardens à brouiller la famille :
 Dans mon état obscur je garde la fierté ,
 Que donne à l'homme droit l'austère probité ;
 Et quand je réfléchis au but de votre histoire ,
 Pardon , Monsieur , pardon , j'aime à ne pas vous croire.

D U R A N D.

Si pour vous en convaincre , il vous faut des
 témoins ,
 Tenez , prenez , lisez ; je les laisse à vos soins.
 Il lui remet les morceaux de l'ordre qu'il a colé sur un papier

SCÈNE II^e.

A U F F R É D Y.

Il lit.

Puis-je en croire mes yeux ? — quel comble d'in-
 justice !

Et d'un autre côté , quel horrible artifice !
 L'ordre étoit déchiré , mais pour m'humilier ,
 On l'applique , avec art , sur un autre papier...
 Oh ! triste humanité ! fatale destinée ,
 A combien de malheurs je te vois condamnée !
 L'intrigue , l'intérêt , l'avarice , l'orgueil ,
 Pour le bonheur commun , sont un terrible écueil ?

SCÈNE IIIe.

AUFFRÉDY, FLORAN

AUFFRÉDY.

Viens donc , mon cher Floran , je vais bien te
surprendre ;

A peine croiras-tu ce que tu vas entendre ;
Tu m'en vois accablé , tu frémiras d'horreur ,
Quand tu sauras le nom de mon persécuteur.
L'homme n'est qu'un tissu d'opprobres , de malices ,
Sous des dehors trompeurs , il cache tous les vices.

Je vois quelqu'un venir ; fuyons les indiscrets ,

Je ne veux , qu'à toi seul , déposer mes secrets.

Ils sortent d'un côté, M^{de}, Mondor et Picard entrent de l'autre.

SCÈNE IVe.

M^{de}. MONDOR, PICARD.M^{de}. MONDOR.

Approche ici , Picard , toi qui cours dans la ville ,
Qui connoît tout le monde ; il te sera facile ,
De rencontrer ces gens qu'on a vu débarquer ;
Tâches de savoir d'eux , sans trop les provoquer ,
A qui sont ces vaisseaux....

PICARD.

Je viens de les entendre ,
Mais à leur baragouin , je n'ai pu rien com-
prendre ,

Ce sont des Renégats , si j'en juge à leurs tons ,
Peut-être des Normands , ou bien des bas Bretons.

J'ai fait boire l'un d'eux , pour savoir quelque
chose ;

Je versois , à plein verre , et redoublois la dôte ;
 Il eut bu le tonneau ; mais tout en enrageant ,
 Je vous l'ai planté-là , j'en suis pour mon argent ;
 Non , je ne vis jamais ivrogne de la sorte ,
 J'en vois pourtant beaucoup , ou le diable m'em-
 porte.

Mde. M O N D O R.

Tiens , Marianne paroît , il faut l'interroger ;
 A savoir ce que c'est , tâche de l'engager ;
 Je vous laisse tous deux , chez moi je me retire ,
 Ce qu'elle t'aura dit , tu viendras me le dire.

SCÈNE V^e.

M A R I A N N E , P I C A R D.

M A R I A N N E.

Ah , mon pauvre Picard , je crains que mon mari
 Ne soit sur ces vaisseaux ; j'en ferois le pari ;
 Il m'a s'emblé le voir , toute la nuit , en songe ,
 Et quelqu'un me l'a dit...

P I C A R D.

Peut-être est-ce un mensonge.

M A R I A N N E.

Je vois un de ces turcs ; je vais le racoler ;
 Je saurai si c'est vrai ; laisse-moi lui parler. |
 Elle renvoye Picard.

SCÈNE VI^e.

M A R T I N , M A R I A N N E.

Martin est vêtu en turc , avec une barbe postiche.

M A R I A N N E.

Mon ami , dites-moi , si parmi l'équipage ,

Un appelé Martin , à peu près , de votre âge ?...

M A R T I N *graveinent.*

Abdala , kaiman , astaroth , oury pouf.....

Vivement.

C'est moi qui suis Martin , viens mon petit cœur...

M A R I A N N E *se retirant.*

Ouf?...

N'approche pas de moi , je te crache au visage..

M A R T I N.

Marianne si tu fuis , je saute à l'abordage ,

Je n'y puis plus tenir.....

M A R I A N N E *en fuyant.*

Je t'arrache les yeux...

SCÈNE VIIe.

M A R T I N.

Cet accueil semble assez à nos derniers adieux ?

Pour l'éprouver un peu , j'ai voulu la surprendre ;

Sitôt qu'elle parut , je suis devenu tendre ;

Oh je saurai , pourtant , si j'en suis méconnu ,

Si l'on me fut fidèle , ou si j'en suis venu.

Cette réception n'est pas de bon augure !..

Je crois bien en tenir ; j'en ferois la gagûre.

Mais me trompè-je ? ou non ? je la vois s'appro-
cher ,

Il faut , pour m'éclaircir , ne pas l'effaroucher.

Marianne entre d'un côté ; il se retire de l'autre.

SCÈNE VIIIe.

M A R I A N N E.

Enfin il est parti ; quelle figure affreuse !..

Si Martin lui sembloit , je serois bien chanceuse !

SCÈNE IX.

M A R I A N N E , P I C A R D .

P I C A R D .

Eh bien ? que t'a-t-il dit ?

M A R I A N N E .

Ah ne m'en parles pas ,
Si je n'avois pas fui , j'étois dans de beaux draps .

P I C A R D .

J'en sais bien plus que toi , j'ai lu sur des affiches ,
Que tous ces matelots étoient puissamment riches ;
Que chacun pour sa part , possédoit un trésor ;
Pour mieux tel'expliquer , ils sont tous cousus d'or .

M A R I A N N E étonnée .

N'en imposes-tu point ?...

P I C A R D . Il met la main sur la conscience .

Adieu charmante femme ;
J'en vais , tout de ce pas , rendre compte à Madame .
Ha ! ma foi la voilà...

SCÈNE Xe.

MONDOR , M^{de}. MONDOR , P I C A R D , M A R I A N N E .

M^{de}. M O N D O R .

Nous saurons tout ceci ,
Voyant Picard .

Je m'en fais informer ; comment donc vous voici ?

SCÈNE XIe.

Les Acteurs précédens . D U R A N D .

D U R A N D .

Le secret est public ; la nouvelle est certaine ;
Je viens de lui parler ainsi qu'au Capitaine .

Auffrédy , dans ce jour , aura des courtisans :
 Ce sont ses dix vaisseaux , partis depuis dix ans ;
 Les énormes profits qu'offroient , dans ce parage ,
 Les succès assurés d'un heureux cabotage ,
 En firent au Levant prolonger le séjour ;
 On les croyoit perdus , les voilà de retour ,
 Rapportant en ces lieux , des richesses immenses ;
 Il peut se procurer , par bien des jouissances ,
 L'oubli de tous ses maux ; sans en être interdit ,
 Avec un grand sang froid , il entend ce récit ,
 Il ne dit pas un mot ; pour toute contenance ,
 Il lève au ciel , les yeux , bénit la providence ,
 Et sans plus s'émouvoir reçoit honnêtement ,
 Ceux qui veulent entrer lui faire compliment.

M O N D O R.

On peut donc bien le voir ?...

D U R A N D.

Il paroît en affaires ,
 J'ai rencontré , chez lui , Floran et deux notaires ,
 Le courtier que tantôt , on en a vu sortir ,
 Lui ramasse des fonds ; je l'ai vu revenir
 Avec des gens chargés ; il a fait diligence ,
 Et l'on peut , à coup sûr , lui faire quelque avance .
 Durand sort ; M^{de}. Mondor fait signe aux autres de se retirer.

S C È N E XIIe.

M O N D O R , M^{de}. M O N D O R.

M O N D O R.

Lui parler du passé seroit hors de saison ;
 Mais je vais débiter par offrir ma maison !
 Je parlerai de suite , au nom de la famille ,

Et je lui ferai part de l'himen de ma fille.
 Vous, prévenez Varin de notre arrangement,
 Son bonheur souffrira peu de retardement ;
 J'apperois Auffrédy ; mon âme en est émue,
 Réservons pour chez lui la première entrevue.
 Il faut pour s'expliquer quelque ménagement,
 Et pour mieux réussir , prendre un autre moment.
 Ils s'en vont.

S C È N E XIIIe.

AUFFRÉDY , FLORAN viennent du côté opposé.

A U F F R É D Y.

Enfin , mon cher Floran , grâce à la providence ,
 Le Ciel a donc voulu me rendre l'opulence ?
 Je jure devant lui de n'en plus abuser ;
 Ah ! sur mes maux passés , il peut se reposer ,
 Je n'ai que le désir d'en faire bon usage.
 Instruit par le malheur , je suis devenu sage.
 Pour mon bonheur futur , occupé de projets ,
 Je te laisse le soin de tous mes intérêts ;
 Tu fus le seul ami constant , dans ma misère.

F L O R A N.

Votre nièce Auffrédy , doit vous être bien chère ;
 Quoique bien jeune encor , cet enfant précieux ,
 Ne m'aborda jamais , que les larmes aux yeux ;
 Sitôt qu'elle eut appris qu'un parent misérable ,
 Subsistoit , en ces lieux , d'un état déplorable ,
 Abandonné des siens ; son goût pour les plaisirs ;
 Fut banni de son cœur , et fit place aux soupirs ;
 On ne s'occupa plus que de son indigence ,
 Et pour la soulager , j'eus seul sa confiance.
 Dans les petits secours que je vous ai rendus ,

Ses hommages secrets se trouvoient confondus :
 Je tiens encore un fruit de son économie ,
 J'ai reçu ce matin.....

A U F F R É D Y.

Ah ! donne je t'en prie ,
 Je veux le conserver jusqu'au dernier moment ;
 Il sera pour mon cœur , un bien cher monument :
 Où donc a-t-elle pris un si beau caractère ,
 Il me fait oublier tous les torts de son père :
 Je ne la connois pas , mais le tems est venu ,
 Que je la connaîtrai , que j'en serai connu :
 Tu peux bien l'assurer de ma reconnoissance ,
 C'est un plaisir bien grand , dont je jouis d'avance ;
 J'ai d'un superbe hôtel fait l'acquisition ,
 Va , dès ce jour , pour moi , prends en possession ;
 Mon Patron part pour bord , et dans cette semaine ,
 Tu feras rendre compte à chaque capitaine ;
 Les magasins sont grands , ils peuvent contenir ,
 Plus des dix cargaisons qu'on y doit réunir ;

Il lui remet des états de cargaison.

Voilà tous mes papiers , sois-en dépositaire ,
 Veille aux déchargemens , et fais-en ton affaire ;
 L'hôtel est tout meublé , tu peux donc dès ce soir ,
 Faire tout préparer , pour nous bien recevoir ;
 Car le reste du jour , s'il faut que je m'explique ,
 Je n'ai d'autre chez moi que la place publique ;
 C'est la dernière fois ; je n'en suis pas fâché ;
 Je m'envais de ce pas terminer un marché. (Il sort.)

F L O R A N.

Voyant Julie.

Moi , je vais m'occuper..... C'est la belle Julie.

SCÈNE XIV.

FLORAN, JULIE.

JULIE.

Je cherchois à vous voir ; dites-moi je vous prie,
 Si ce qu'on dit est vrai ; je n'ai de foi qu'en vous,
 Je hais le ridicule , et soit dit entre nous,
 Je crois que c'en est un : je vois que l'on affiche,
 Qu'on répète par-tout, que mon pauvre oncle est
 riche ,

Et que ses dix vaisseaux arrivés ce matin ,
 Rapportent du Levant un immense butin ;
 Plut à Dieu que ce fut !...

FLORAN,

Il va chez les notaires,
 Et moi, je suis chargé de toutes ses affaires ;
 Le fait est positif, je viens de le laisser,
 Il m'a parlé de vous, et je dois confesser,
 Que les expressions de son âme attendrie....

JULIE.

Il ne me connoît pas ! je vois, je suis trahie...
 Ha ! ha ! Monsieur Floran ? je vous croyois discret,
 Vous avez donc ainsi dévoilé mon secret ?...
 Varin pourroit venir ; sa présence m'assomme ;
 Nous causerons ailleurs ; je déteste cet homme.

ACTE CINQ.

SCÈNE I^{re}.

DURAND VARIN.

DURAND.

Il en faut convenir ; c'est jouer de bonheur ?

Aujourd'hui la fortune est toute en sa faveur.

V A R I N.

Je n'en suis pas fâché; c'est d'un bien bon augure,
 Il pourra m'en venir certaine éclaboussure,
 Qui ne devra pas nuire au nouveau marié;
 A propos, t'ai-je dit? je suis contrarié,
 Notre himen est remis, je le tiens de la mère;
 Mondor, veut là dessus, consulter le beau frère,
 Et pour ce contre tems qu'on ne pouvoit prévoir,
 Il faudra coucher seule encore pour ce soir;
 La petite personne en sera bien fâchée,
 Ah comme on va boudier le long de la journée !..
 De la précaution je connois tout le prix,
 Quoiqu'il m'en coûte, à moi, je suis de son avis,
 C'est une occasion de se bien mettre ensemble,
 Qu'Auffrédy trop flatté saisira ce me semble;
 Il va jouer un rôle, et moi même en ce jour,
 Je compte l'empaumer en lui faisant ma cour.

D U R A N D.

Ses projets pourroient bien tromper ses espérances,
 Car je le vois déjà donner dans des dépenses,
 Dont le but, selon moi, doit paroître assez clair;
 Notaires et Courtiers, tout le monde est en l'air:
 Mon cher, tu le verras, par un soudain contraste,
 Secouer ses haillons, et donner dans le faste;
 Je vois, dans sa conduite, un orgueil infini,
 Le voilà possesseur d'un hôtel tout garni;
 Il cherche des biens fonds, et ce terrain immense,
 Qui confronte à l'Hospice, est dans sa dépendance;

Il a tout acheté ; sans perdre un seul instant ,
 Pour mieux se l'assurer , il fait payer comptant ;
 Je tiens tous ces détails d'une voix non suspecte ,
 On l'a vu , ce matin , avec un architecte ;
 Où cela conduit-il ?....

V A R I N.

Bat ?...

D U R A N D.

A se marier,...

Il peut très-bien encor avoir un héritier...
 Eh tes prétentions ?....

V A R I N.

Bon , bon ; quelle apparence ?

Depuis dix ans , au moins , qu'il est dans l'indigence ,

Tu veux que tout d'un coup !.. la misère abrutit ,
 Je rabas les trois quarts de ce que l'on t'a dit.

D U R A N D.

D'un bien frivole espoir , très-souvent on se berce ,
 Encor s'il eut placé ses fonds dans le commerce ,
 Tu pourrois...

V A R I N.

Eh bien quoi ? tu n'oses achever.

S C È N E II^e.

R I V R E U I L , V A R I N , D U R A N D.

R I V R E U I L.

Je cherche mon cher oncle , et ne puis le trouver ;

D U R A N D.

Vous le connoissez-donc ?...¹

R I V R E U I L.¹

Oh ! je veux le connoître ;

Je l'ai vu , quelquefois , passer sous ma fenêtre ;
 Et sans tant de façon , je vais tout uniment ,
 Sur son heureux succès lui faire compliment.
 Est ce ma faute , à moi , si durant sa misère ,
 Je ne le connus pas ? C'est celle de mon père...
 Ma foi , pour le trouver il faudroit des tambours !
 J'ai parcouru les quais et tous les carrefours ;
 S'il ne veut pas me voir , après tout je m'en moque ;
 Ce compliment , je crois , n'est pas fort équivoque.
 Je suis pourtant fâché de voir l'ami Varin
 Réduit au célibat , comme un vrai capucin.
 Encor pour quelques jours. Voitures et carosses ;
 Tout étoit préparé ; je comptois sur les noces.

D U R A N D.

Varin sait calculer ; il a pris son parti ,
 Il sait qu'un doux espoir n'est jamais démenti.

V A R I N à Rivreuil.

Je sais que vous et moi serions des imbéciles
 De ne pas nous prêter à des choses utiles.

R I V R E U I L.

Sans discuter , messieurs , sur cette utilité ;
 Je vous invite à prendre une jatte de thé ,
 Un verre de liqueur , si vous voulez me suivre ;
 A mon oncle Auffrédy je veux apprendre à vivre ,
 On se lasse à la fin , je suis de bonne foi ;
 Qu'il me cherche , à son tour , s'il a besoin de moi.

S C È N E I I I e.

M A R I A N N E entre en rêvant.

Ils sont tous consus d'or. Ma foi , cette nouvelle ;
 En faveur de Martin , me trotte en la cervelle.

Je crois que c'est lui même à qui j'ai fait affront;
 Ce sont ses mêmes traits, c'est bien son même front.
 Oui, si c'est mon époux, je renonce à la mode;
 Je le suivrai par-tout; que Picard s'accommode.
 Certain pressentiment m'assure que c'est lui;
 Je veux, oui, je le veux, m'en convaincre au-
 jourd'hui.

J'ai joué de malheur de ne pas le connoître!
 Je vais chercher par-tout; mais je le vois paroître.

SCÈNE I Ve.

MARTIN, MARIANNE.

MARTIN se repose sur un coffre qu'il porte.

Reposons un moment. (Voyant Marianne). C'est
 elle que je voi;

MARIANNE.

Monsieur le matelot approchez loin de moi,
 Je suis femme d'honneur. Pour Dieu veuillez me
 dire

Si vous connoissez l'homme après qui je soupire?
 Il se nomme Martin. Depuis dix ans d'ennui,
 Qu'il s'embarqua sur mer, je ne pense qu'à lui,
 Et le jour et la nuit..

MARTIN gravement.

Allas, antropophage....

MARIANNE.

De grâces, laissez donc cet horrible langage;
 Vous parlez le français. Oui, dix ans révolus?
 Oh ciel! est-il donc dit qu'il ne reviendra plus?

Martin détache sa barbe postiche.

J'aimerois mieux mourir.. Ah!

M A R T I N.

Ma chère Marianne ,
Embrasse ton époux ; c'est moi qui me condamne :
C'est par trop t'éprouver...

M A R I A N N E le reconnoît.

Oui , c'est mon cher Martin ;
Il me rend à la vie , après tant de chagrin ,
Je le vois à présent ; je sens que c'est lui-même.

MARTIN l'embrasse plusieurs fois.

Marianne , qu'il est doux de revoir ce qu'on aime !
Je reviens à l'instant. Je cours chez Auffrédy ,
Pour prendre , avant la nuit , les ordres du Cady.
Tiens , te voilà mes clefs...

S C È N E V e.

MARIANNE essayant plusieurs clefs.

Profitons de sa course ,
Et voyons dans ce coffre , à découvrir la bourse.
Nous roulerons sur l'or Que je vais m'en donner !
Ah ! mon pauvre Picard , tu dois me pardonner :
Le sort ne me fit pas pour devenir ta femme ;
Tu le vois , je devois être un jour une dame :
Je vais changer d'état , et tel est mon destin ,
Marianne disparoît pour Madame Martin.

Le coffre s'ouvre , elle y voit une momie.

Ah !!

S C È N E V I e.

M A R T I N , M A R I A N N E.

M A R T I N.

Qu'as-tu donc , mon cœur , à crier de la sorte ?

M A R I A N N E.

Mon ami , c'est un mort : que le diable t'emporte.

MARTIN.

De ce mort , mon enfant , va , n'apprehende rien.
C'est pour les curieux ; je m'en déferai bien.

MARIANNE.

Le pays d'où tu viens est donc les antipodes ?
On a dans ce pays de bien vilaines modes.

MARTIN.

J'en ferai de l'argent , n'en aye aucun souci.

MARIANNE.

Et les dames , là bas , sont-elles comme ici ?

MARTIN.

Les femmes , comme ailleurs , ont besoin de ré-
formes ;

On cache son visage , et l'on montre ses formes ;

Il lui fait prendre le coffre par un bout.

Je n'aime pas cela. Tiens , prends par l'autre bout,
Quand nous serons chez nous , je te conterai tout.

SCÈNE VIIe.

MARTIN, MARIANNE, PICARD.

Martin et Marianne tenant le coffre , chacun par un bout.

PICARD.

Que fais-tu là , Marianne , et que veut ce maroufle ?

Peux-tu pas l'envoyer savoir d'où le vent souffle ?

Je connois les marins , mais je ne les crains pas ;

Picard , aussi bien qu'eux , sait faire branle bas :

Il te fait travailler à te donner les fièvres :

Oh ! nous sommes ici sur le plancher des chèvres.

Quoi donc ? que prétend-il , ce nouveau débarqué ,

Encor plein de goudron ? je serois débusqué

Par cet original ? qu'il emporte son coffre ;

Il présente le bras à Marianne.

Tiens, prends un peu ce bras, c'est Picard qui te l'offre :

Ne crains rien, viens toujours....

M A R I A N N E,

Tu ne sais pas...

M A R T I N brusquement à Marianne.

Tais-toi...

Et si quelqu'un ici, doit répondre, c'est moi.

A Picard.

Écoute, mon ami, je suis las de t'entendre ;
Veux-tu bien déguerpir, ou si tu veux m'attendre ?

Si tu prends ce parti, peut être auras-tu tort ;

Dis-moi, n'as-tu jamais sauté par dessus bord ?....

Que ton humeur soit calme, et ta retraite prompte,

Je commence à sentir que la moutarde monte ;

Prends vite ton parti, car tu me fais pitié,

Si je t'empoigne, un coup, je te fends par moitié.

P I C A R D.

Moi, je veux l'emmenner, ou le diable me torde.

M A R T I N détache une corde du coffre.

Laisse-moi donc un peu, démarer cette corde ;

Nous allons voir beau jeu...

P I C A R D radouci.

Mais, mais entendons nous,

Vous vous emportez là... Marianne est-elle à vous ?

Vous nommez vous Martin ? savez-vous camarade ?

Que je suis à Mondor, armateur du haut grade ;

Il ne le saura pas, car si je lui disois....

M A R T I N lui montrant le coffre.

Eh bien que feroit il ? prends l'autre bout, niais,

Impérieusement.

Et m'aide à le porter ; vîte qu'on obéisse.

P I C A R D prenant le bout du coffre.

Je suis bon diable moi , j'aime à rendre service.

S C È N E VIII^e.

M A R I A N N E.

Il a ma foi bien fait de prendre ce parti ;

Il faut attendre un peu , que Picard soit sorti.

Comme il mène les gens ! oui dans ses conjonctures,
Je pourrais attraper quelques éclaboussures...

Ses premiers mouvemens doivent être passés ;

Au reste, qu'ai-je à craindre ? il m'aime, c'est assez.

Il paroît un peu dur ; bon , qu'importe ; il est riche,

On reçoit quelques coups, mais on mange la miché.

Voyant Picard.

C'est Picard... je m'enfuis ;

S C È N E IX^e.

P I C A R D.

C'est surement Martin ?

Il vous est entré là , comme dans un moulin ;

Il connoît mieux que moi la maison de Marianne :

Allons , portons ce coffre en haut de la cabane ;

M'a-t-il dit , en jurant ; puis pour mon grand
merci ,

Il me prend par l'oreille , et d'un ton radouci.....

(Je criois comme un veau, je lui demandois grace.)

Comment encor , coquin , tu me fais la grimace ?..

Au pied de l'escalier , il m'a glissé tout bas ;

Me montrant un gourdin ; je te casse les bras ,

Si je te vois jamais approcher cette porte ;
 Je saurai bien dehors comment tu te comporte.
 Il me pousse ; un soufflet termine son discours.
 J'en fais bien le serment , je les fais pour toujours.

Il sort voyant venir Mondor et Auffrédy.

SCÈNE Xe.

MONDOR, AUFFRÉDY.

MONDOR.

Nous avons eu des torts , je ne puis m'en défendre,
 Souvent si l'on a tort , c'est faute de s'entendre :
 Je ne chercherai point à me justifier ,
 Mais mon frère , en ce jour , il faut tout oublier ;
 Les momens sont si courts ; car la vie est un songe,
 Sur les erreurs des siens , il faut passer l'éponge....

AUFFRÉDY.

De quels torts parlez-vous ? on ne me devoit rien ,
 C'est ma faute , au surplus , si j'exposai mon bien.

MONDOR.

La fortune aujourd'hui répare l'injustice
 Dont elle vous frappa ; le Ciel vous est propice ;
 Mettons de vos malheurs la mémoire à l'écart ?
 Vous devez voir combien vos parens prennent part
 Au bonheur qu'il vous rend ..

AUFFRÉDY.

Je bénis sa clémence ,
 Les biens que je reçois , c'est de sa providence ,
 Je ne l'oublierai pas...

MONDOR.

De notre liaison ,
 Pour garantir l'accord acceptez ma maison ;

Je viens vous en prier ; vous savez qu'elle est grande.

A U F F R É D Y.

Je ne puis à présent , accepter votre offrande ;
J'ai su pourvoir à tout ; je vous suis obligé ,
Car pour bien me loger je n'ai rien négligé.

M O N D O R.

Nous devons dès ce soir marier notre fille ,
Mais comme le plus près parent de la famille ,
Nous voulons votre avis ; si vous voulez , demain ,
Nous prendrons votre tems , pour lui donner la
main.

A U F F R É D Y.

Vous voulez mon avis ? oui j'accepte cette offre ;
J'en suis reconnoissant...

M O N D O R.

Elle épouse un bon offre.

A U F F R É D Y.

Mais ce n'est pas assez , sans doute le futur ,
Est de son gré ; lui plaît..

M O N D O R.

Cela n'est pas si sûr ;

Julie est un enfant qui doit être docile ,
Le parti nous convient , voilà le plus utile ;
Elle a beaucoup pleuré , mais on la réduira ;
Nous sommes assurés qu'on nous obéira ;
Nous craignons que son cœur , même sans qu'elle
y pense ,

N'ait conçu pour Floran , quelque peu de tendance ;
Floran n'a pas un sou...

A U F F R É D Y.

Quoi ? vous voulez , Mondor ,

Marier votre fille , et cela , pour de l'or ?
 Sans consulter son goût , malgré sa répugnance ?
 De l'or , toujours de l'or , pour toute convenance ?
 Ne verra-t on jamais que ce système affreux ,
 Sous un bien apparent fait tant de malheureux ?
 C'est pour cela qu'on voit , sans faire plus d'en-
 quêtes ,
 Tant d'hommes débauchés , de femmes malhon-
 nêtes .
 Au surplus , nous verrons , je ne puis là-dessus ,
 Vous donner mon avis , sans qu'ils me soient
 connus :

Nous nous verrons , ici ; si cela vous étonne ,
 Je ne veux aller voir qu'une seule personne ;
 Je vous laisse un moment et je vais revenir .

S C È N E XII^e.

M O N D O R.

Les rassembler ici ; comment y parvenir ?
 O ma foi , pour le coup , cette conduite est rare ;
 Non , jamais il ne fut de projet plus bizarre ;
 On n'a jamais tant vu de singularité ;
 Mais il faut s'y prêter , si c'est sa volonté .

S C È N E XIII^e.

M O N D O R , V A R I N .

M O N D O R apercevant Varin .

Je vais vous faire part des raisons qu'il me donne ,
 Quoiqu'il ait annoncé qu'il ne va chez personne ,
 Qu'il faut le voir ici ; je suis content d'honneur ,
 De sa réception ; elle annonce un bon cœur .

K

V A R I N.

Notre lien futur , sans doute doit lui plaire ?

M O N D O R.

Peut-être , dès ce soir , finirons-nous l'affaire ;
 Il m'a paru tenir à certain préjugé ,
 Dont à votre aspect seul , il sera dégagé ;
 Prévenez vos amis , et ma femme , et ma fille....
 Mais le voilà qui vient , et toute la famille ;
 Que veut dire cela ? j'admire sa candeur ;
 Il s'est fait un devoir de prévenir sa sœur.

V A R I N.

Durand ne paroît point ? d'où vient donc cette
 absence ?

M O N D O R.

Nous n'avons pas ici , besoin de sa présence ;
 Je vous dirai pourquoi ; vous ne l'eussiez pas cru :
 Je lui gardois un plat , pour peu qu'il eût paru.

S C È N E X I V e.

MONDOR , VARIN , AUFRÉDY , M^{de}. MONDOR ,
 JULIE , FLORAN , RIVREUIL.

M O N D O R.

Que ce jour soit pour nous le jour de l'allégresse ;
 D'une erreur qui n'est plus oublions la foiblesse ,
 Et pensons désormais que nous sommes unis ,
 Pour vivre en bons parens comme de vrais amis ;
 Notre réunion doit dans cette occurrence ,
 Etre le sceau sacré d'une double alliance.

Lui présentant Varin.

Aufrédy , c'est Varin dont je vous ai parlé....
 Il attend votre aveu.

A U F F R É D Y.

Je serois désolé,

De ne pas vous montrer mon âme toute entière ;
A Mondor.

Je vous ai déjà dit que sur cette matière ,
J'ai des principes surs , que tous devroient avoir ,
Mais que l'ambition ne veut pas recevoir :
Il faut donc pour s'unir , un penchant réciproque ;
Que dans ce sentiment rien ne soit équivoque ;
Si c'est sa volonté , qu'ainsi soit son destin ,
Je donne mon aveu , qu'elle épouse Varin ;
Mais s'il faut que son cœur se fasse violence ,
Qu'elle ait pour cet himen la moindre répugnance ,
Je ne le cache pas , il faut y renoncer ,
A Julie.

Et c'est vous seule ici qui devez prononcer ;
Parlez , ma chère enfant , expliquez - vous sans
crainte.

Mde. M O N D O R rudement.

Ma fille , obeissez , (se radoucissant) mais parlez
sans contrainte.

J U L I E hésite.

Puisque vous le voulez ? oh....ma chère maman!..

Elle hésite encore. Vivement.

Ah ! si Monsieur Varin ressembloit à Floran ,
Comme je l'aimerois ?...

Mde. M O N D O R.

Que dites-vous Julie ?..

A U F F R É D Y.

L'arrêt est prononcé ; doucement je vous prie ,
Je leur donne l'hôtel que j'avois acheté ;

Avec cent mille écus pour la communauté ;
Si cela vous convient , je vais chez mon notaire ,
Et je l'amène ici , pour terminer l'affaire.

Mondor et Madame Mondor , se regardent avec surprise , et
se font quelques signes d'approbation.

M O N D O R à Auffrédy.

Si c'est là votre avis , nous consentons à tout ;
Qu'elle épouse Floran , puisque c'est là son goût.

F L O R A N avec empressement.

De ce coup imprévu , trop aimable Julie ,
Le moment est pour moi , le plus beau de ma vie.

S C È N E XVe.

Les Acteurs précédens , moins Auffrédy.

R I V R E U I L frappant sur l'épaule de Varin.
Ma foi , mon cher Varin , tu dois être surpris ;
Tu chassois le renard , mais un autre l'a pris.

M O N D O R.

Varin est notre ami ; des raisons de famille ,
Le privent , il est vrai , de la main de ma fille ;
Il ne peut aujourd'hui se faire illusion ;
Elle n'avoit pour lui , nulle inclination ;
Il vient d'être témoin de toute sa franchise ,
Nous l'aurions obligé de faire une sottise.

M^{de}. M O N D O R.

Non , non , Varin n'est pas généreux à demi ,
Et s'il n'est pas mon gendre , il sera mon ami.

V A R I N.

Pour moi , ce contre-tems , me paroît assez drôle ;
Si j'étois amoureux , je jouerois un sot rôle.
J'ai bien pris mon parti.

RIVREUIL prenant Varin sous le bras.

Je te connois bien là.

Allons nous consoler ; ah ma foi , les voilà....

SCÈNE XVI.

Les mêmes Acteurs. CÉDULE.

RIVREUIL à Cédule.

Eh, mon oncle Aufrédy?...

CÉDULE.

Voilà sa signature ;

L'acte étoit préparé , je viens pous la clôture.

On n'a plus qu'à signer...

Il présente successivement le contrat et une plume. Tout le monde signe.

V A R I N prenant la plume le dernier.

La chose étant ainsi ,

Je n'en démordrai pas , je veux signer aussi.

SCÈNE XVII.

Les mêmes. AUFFRÉDY.

F L O R A N courant à Aufrédy , et lui pressant les mains :

O ! respectable ami , le modèle des hommes !...

CÉDULE.

Ils ne sont pas communs , dans le tems où nous sommes ;

Cet exemple n'a pas , peut être un partisan...

AUFFRÉDY.

Je viens vous inviter à passer chez Floran ,

J'ai fait tout préparer pour la cérémonie .

Je devois ce tribut à l'aimable Julie ,

Au vertueux Floran , pour prix de leurs bons cœurs ,

Ils doivent désormais en faire les honneurs.

Mondor donne la main à Julie , Varin à Made. Mondor.
Les autres suivent cet ordre. Auffrédy et Floran restent seuls.

SCÈNE XVIII^e.

AUFFRÉDY, FLORAN.

AUFFRÉDY.

Eh bien , mon cher Floran , bénis la Providence ,
De ton cœur généreux reçois la récompense ;
Vivez long-tems heureux , c'est mon plus grand
désir ;

Pour moi , j'ai fait un vœu que je vais accomplir :
Excuse mon défaut , si l'on vouloit m'attendre ,
Dis qu'un puissant motif empêche de me rendre ;
Pour me loger ce soir , je prépare un local ,
Ami , pour mon palais , j'ai choisi l'hôpital ;
C'est un lieu de repos sur lequel je me fonde ,
C'en est fait , mon ami , j'abandonne le monde ,
Je le connois trop bien. Dans la prospérité ,
J'avois beaucoup d'amis ; dans mon adversité ,
Que sont-ils devenus ? tu les as vu toi-même ,
Me serrer sous leurs pieds dans ma misère extrême.
Dans la Société si l'on veut être heureux ,
Il ne faut , mon ami , jamais compter sur eux ;
Je ne le cache pas , elle eut pour moi des charmes.
Mon pain depuis dix ans arrosé de mes larmes ,
M'a desséché le cœur ; il me reste un plaisir.....
De plaindre l'indigence , et de la secourir ;
C'est mon souverain bien ; reçois ma confiance ,
Pour mon cœur ulcéré , c'est une jouissance ,

Tu la possèdes seul. Je vais faire élever,
Un vaste monument, que tu dois approuver,
Déjà les plans sont pris; pour ce grand édifice,
Aux pauvres malheureux il servira d'Hospice,
En consacrant mes biens à les entretenir,
J'y finirai mes jours, moi-même à les servir.
Voilà tous mes projets....

FLORAN, agité par divers sentimens de surprise, d'admiration, et de reconnoissance,

Mortel incomparable ?

Je ne puis te répondre, et ta vertu m'accable..

La Toile tombe.

Fautes à corriger.

Page 3 , ligne 15^e. , substituez les deux vers
suivans , à ceux qui y sont :

J'armai ces dix vaisseaux si long-tems attendus ,
Je m'en glorifiois : ils furent tous perdus.

Page 26 , au commencement de la scène VIII^e. ,
ajoutez :

Mad. MONDOR , à part.

L'aveu qu'elle m'a fait , tout ingénu qu'il est ,
Montre assez à quel point elle y prend intérêt.

Appercevant Mondor.

Eh bien , etc.

